

Les mots du dimanche

Hélène Monette

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monette, H. (1992). Les mots du dimanche. *Moebius*, (54-55), 15–18.

LES MOTS DU DIMANCHE

Hélène Monette

Je n'existe vraiment que quelques semaines par année, au plus fort de l'été, lorsque mon front sort enfin des brouillards et de l'infinie solitude.

Gabrielle Roy

à la mémoire de papa

Le dimanche, je me ferme la gueule, je prends mon air d'alléluia, en pyjama, je déteste qu'on me casse les oreilles avec des projets intéressant-an-an-ants, des activités à tout prix, des idées fatigantes comme l'escalade de montagnes rabougries ou la pêche savante au saumoneau exténué depuis belle lurette. De toute façon, ce n'est pas un jour pour se défoncer, je ne veux pas en entendre parler. Je prends mon air à la sauvette et j'en envoie promener, des énergiques du grand déplacement. Branle-bas d'accalmie! Je vire au vert et au soleil qui luit, je me transporte dans les airs en respirant le jour tout frais, je me tape une séance de contemplation odorante et auditive en tout point ressemblante aux idées larges qu'on se fait du paradis.

Le dimanche, je prends la galerie pour moi toute seule. Elle est grande la galerie et mes jambes trop longues arrivent sans peine à se tenir allongées sur la balustrade. Mes talons bien appuyés, je frémis d'aise avec le beau grand vide que j'installe dans mon âme ventilée. Le dimanche, c'est toujours pour moi juin, la clarté sans limites, les oiseaux discrets et fidèles qui me visitent à trois pieds, vers la gauche, dans les cinq cabanes que je leur ai proposé d'habiter. Beaux apatrides! Ils ne veulent rien savoir des bicoques mal foutues que j'ai bricolées, ils tournent autour, ramassent des grains dans la mangeoire, me chantent de l'opéra fantastique, font un salut et sortent de mon champ de passion pour aller loin, nulle part, dans le ciel bleu. Amadoueurs doués d'un sens de la musique exaltante! Ce sont mes acolytes des beaux dimanches, seulement pour eux, j'ouvre les yeux, car pour le reste, mon grand chapeau louche s'assoit sur mon nez de 11 à 18 heures 30. De mon lever au réveil de mes autres sens.

Le dimanche, je mange une bonne fois pour toutes vers les 19 heures. Une seule fois, ce jour-là, mais quel repas! Du vin, des olives et des ananas, des brioches des Îles et des salades d'endives à l'avocat, de pommes de terre au poivre vert. Quand j'ai décidé, deux jours plus tôt, de dévaliser mon compte en banque, je finis sans chapeau ni verres fumés, sur la galerie, émue au cognac, le regard envoûté par les milliers d'étoiles de la sainte nuit. Là non plus, les intrépides n'aiguisent pas mon sens de l'action volontaire. Ils jouent aux échecs, boivent de la menthe et causent économie, tandis que moi, je contemple le violet du silence, j'écoute la grenouille se gratter et la quenouille danser. C'est du beau cinéma. Toujours juin. Toujours moi qui embrasse la vie de cette façon-là. Je me fume une nuit de Zig-Zag roulées maison ou, les poches fastes, une divine obscurité de Camel Légère. Ou alors, sercinement illégale, je souffle dans l'air une fumée plus riche qui embaume le vent, ça m'arrive de me taper de suaves euphories, et toute seule, sans l'ombre du monde sur ma nuit hallucinée.

Le dimanche que je choisis, la plupart du temps, quand je tiens à régler l'éclairage sur mes obsessions dominicales, c'est le 10 juin. Car il est très clair que c'est lui le plus

merveilleux de tous. Car s'il advient que ce soit un mardi ou un vendredi, il conserve toute la saveur et la lumière d'un dimanche véritable. C'est là où les mots sortent du cadavre intérieur ressuscité. Les plus beaux de tous. Les mots du dimanche. Ça ne s'écrit pas, ces choses-là. Ça se sent seulement. Et je me sais Victoire quand je respire de cette façon-là. Des mots de toutes les couleurs me sortent du ventre et s'en vont se parler dans l'air parfaitement acclimaté aux atmosphères poétiques. Parfois possibles dans cette sacrée humanité vendue d'avance. Et voilà, ce qui arrive, c'est du vent. Du vent hiéroglyphique, faisant promener des histoires heureuses, des respirations profondes, des idées plus fraîches et vivantes que les labeurs du cerveau. Pour la plupart des gens qui me croisent en traversant la galerie, c'est de la foutaise. Alors je suis tout à fait à l'aise de me croire seule au monde, ce jour-là. Le lendemain, ça barde, de toute manière, je n'ai pas le choix, je me tourne vers tous mes amis, tous mes amants, tous mes pères et mères, tous mes enfants. Le lendemain du dimanche, c'est le lundi, un jour comme un autre pour un anniversaire. C'est une vie comme une autre alors autant la célébrer en juin. Et un lundi de pluie. Avec la mémoire du corps complètement envahie par les beautés fatales du jour précédent.

Il y a d'autres dimanches possibles, qu'on traîne avec soi. Des papillons dans le ventre. Les mots qui sortent de là où ça danse, pour papillonner dans le vent et même dans les salles d'attente, parfois dans le métro, dans d'obscurs bureaux traumatisés au néon. Il y a des mots bleus et blancs qui produisent des lumières fantasmagoriques et des lueurs extatiques dans les petites journées où tout était pourtant lourdement prévu.

Ces éclairs, ces instants, je les collectionne. Ils viennent de mes images de juin, ils parlent avec des mots célestes. J'en prends note mais rien vraiment ne s'écrit de cette vie, rien ne peut laisser supposer des mouvements, de l'envol, de la chorégraphie et des passions intimes de tous ces papillons-médiums. Ils viennent de tellement loin en moi, ils viennent de tellement près de moi, ils sont toute ma vie, ça ne se dit pas.

Seulement, quand je prends la galerie pour moi toute seule, je me désespère, parfois, je me déçois. À un moment de chaleur en trop, je sens tout ce qui vient de l'air, j'attrape des nuages avec des mots, j'en fais mon affaire, je me sens fière de construire un paysage fantaisiste avec des altocumulus, des cirrus et des boniments, des idées, des artifices pourtant assez louches. Tôt ou tard, je sens que je fabrique. Je vide ma tête dans le rosier qui monte jusqu'à mes narines, je respire du cœur et de la poitrine, je ressens le tendre de l'impossible. Je n'ai rien à dire car tout est devant moi. Alors il m'arrive de lancer mon chapeau sur la pelouse. D'ouvrir les paupières, d'excéder mes prunelles. Et de pleurer un peu pour mon âme inconvenante, tellement ces splendeurs du monde avivées par mes yeux me donnent tout sans rien me cacher, sans rien me prendre. J'éprouve des douleurs de prisonnier devant tant de merveilles.

Et alors, je quitte l'ombre pour me promener intense, je n'invente plus de mots, je vois des papillons qui dansent et je ressens toutes mes années en partance pour le petit pays de mes premiers sentiers. Quand je sifflais des brises dans le coin des noyers. Quand je chatouillais la mousse sur les cailloux gris, près du ruisseau tari. Quand je courais dans le champ de personne, avec du foin dans la boue des souliers. Quand je savais parler aux guêpes et réparer les merisiers. J'avais des attitudes et des penchants, des inclinations au vent, des inflexions de voix, mais si je vibraï de mots, je ne le savais pas. Alors j'étais calme et secrète. Alors j'étais peut-être savante. Alors c'était dimanche 365 jours dans l'année.

Le dimanche, maintenant, je me ferme la gueule et je pense : la petite fille qui n'inventait rien ne reviendra pas, mais je l'attends. Oh oui! Je l'entends parfois.